

LE FIGARO
14, R. Point des Capucins - Bâtyes - VIII^e

9 OCTOBRE 1967

A LA BIENNALE DE PARIS

La matière et l'objet à l'état pur gagnent sur la sculpture-sculpture

DES plexiglas « sans titre » de Kauffman « made in U.S.A. » au portrait de « l'ouvrier » dans la grande tradition figurative du sculpteur russe Tchernov, la section sculpture de la IV^e Biennale de Paris offre toute une gamme de recherches et d'inventions qui montrent la vitalité de ce domaine des arts plastiques.

De même qu'il existe de moins en moins de peinture-peinture, il y a de moins en moins de sculpture-sculpture. La jeune génération des sculpteurs cherche plutôt à créer des « choses » ou des « objets » utilisant les matériaux et les techniques modernes ou encore la nature la plus banale comme ces « récipients » remplis d'eau dormante de Pino Pascali, qui serpentent le long de la section italienne.

Nous avons peut-être choisi là un des exemples les plus extrêmes, mais il nous oblige à repenser le problème de l'art et l'éternelle question qui revient à chaque instant depuis quelques années : jusqu'où peut-on repousser les limites de l'esthétique ?

L'œuvre d'un Flanagan (Grande-Bretagne) qui se compose d'un immense carré de linoléum découpé régulièrement et dans lequel se dresse quatre sacs étroits et bleus remplis de sable, n'arrive pas à nous intéresser, alors que l'on accepte et que l'on se laisse même fasciner par les jeux de lumières sur les « trois structures » polychromes en plexiglas de Paul Julius Geissler (Allemagne).

La jeune génération sacrifie de moins en moins à la simple contemplation, elle entend se griser avant tout de spectacle et prétend rire quand elle en a envie et même des sujets les plus graves.

Ce goût de l'exhibitionnisme que l'on rencontre presque à chaque pas, dans la rue, a passé la porte de nos musées et il apparaît que l'on s'habitue à tout, car nous avons eu, à l'occasion de cette exposition, l'impression que les œuvres restées fidèles à l'abstraction ou aux formes pures, aux lignes géométriques comme la composition en acier chromé de Birgfeld (Allemagne) ou encore les œuvres, pourtant belles, de Camilo Otero ou de Mackenzie (France), provoquaient une réaction d'ennui, sûrement dû au contraste.

Le public commence à rentrer dans le jeu et va jusqu'à participer à l'animation de certaines œuvres, comme celles d'Erik Martin.

Il arrive pourtant à certains sculpteurs de séduire sans l'intervention d'éléments de choc. Rosie Vronsky, dans la section

lettriste, nous donne un « piquant » portrait de Béjart et l'on reste sensible au talent de Caroline Lee qui invente de si merveilleux « oiseaux ».

De même les « carcasses » et les « coquilles » éclatées de Michel Anasse, perchées sur de drôles de pieds minces, ainsi que « l'étranger » d'Arvo Siikamaki (Finlande) ou encore les « pêcheurs » de Saim Bugay (Turquie), nous montrent qu'il existe une porte de sortie, un avenir pour les talents qui possèdent un véritable métier et qui adoptent une figuration personnelle, sensible, en parfait accord avec la matière : une matière dont ils savent exprimer la saveur par un subtil travail.

Cela dit, la Biennale ne serait pas la Biennale sans toutes ces recherches, ces propositions qui sont de notre époque et qui témoignent du goût et de la tendance des jeunes d'aujourd'hui. A coup sûr, ces derniers n'ont pas dit leur dernier mot et ils nous font passer un agréable moment.

Sabine Marchand

Aujourd'hui à la Biennale

Musée d'Art Moderne : 13 h-15 h, musique enregistrée ; 13-15-17 h, cinéma longs métrages ; 16 h, cinéma courts métrages ; 18 h, 30, service de la recherche cinéma et animation.

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, B^d Montmartre - PARIS 2^e

N^o de débit _____

COMBAT

18, rue du Croissant - II^e

9 OCTOBRE 1967

Le tour des expositions par François PLUCHART

Wragg et la possibilité du réel

Sommeillante depuis des années, l'Angleterre a fait une rentrée en force, brutale, lors de l'avant-dernière biennale de Paris, en septembre 1965. En donnant libre cours à son exubérance, en utilisant des matériaux et des techniques modernes, un commando de jeunes sculpteurs, balayant l'esthétisme de Moore et de Pasmore, se hissaient d'un coup au niveau du dialogue international.

Le vent en poupe, ces jeunes sculpteurs jouèrent à fond leur carte, aidés en cela par la soif des collectionneurs de plus en plus attirés par tout ce qui ne vient pas de Paris. En quelques mois, la plupart d'entre eux ont acquis la notoriété : de nombreux groupes réunissent les éléments les plus turbulents, Yvon Lambert, alors rue de Seine et maintenant transféré rue de l'Echaudé exposa Colin Self (1), tandis que Claude Givaudan, quelques mois plus tard, brûlait toutes les étapes en présentant des élèves du Royal College of Art. (2)

Aujourd'hui, Alexandre Iolas a choisi d'exposer John Wragg, l'un des sculpteurs les plus en vue outre-Manche. De toute la jeune génération anglaise, John Wragg, né en 1937 est à la fois le plus représentatif et le moins profondément anglais. Contrairement à Roland Piche ou William Tucker, pour qui l'art est aussi exubérance et violence, John Wragg utilise des matériaux neufs et beaux par eux-mêmes dans un principe proche de celui d'un Brancusi ou d'un Arp. Généralement en aluminium ou en bois peint, ses sculptures apparaissent comme du super Knoll

International dont on se retrouve surpris qu'elles ne renferment pas une cave à whisky ou un électrophone, bref qu'elles ne soient pas une sorte d'anti-Lalanne. Mais voulues comme manière d'en finir avec une abstraction théorique, elles se suffisent d'être antibaroques, fonctionnelles, une abstraction ouverte sur une possibilité du réel (3).

Contradictions de l'objet

Pour être à la mode, l'objet n'est pas forcément moderne. Telle est la leçon d'Objets 67, l'actuelle exposition de la galerie Mathias Fels. Cette entreprise dont le principe est vertueux est en elle-même, mais involontairement, une entreprise de confusion. Le problème de l'objet est depuis beau temps résolu. Dada en avait fait une de ses armes favorites, les néo-réalistes, leur credo.

L'objet, exalté dans l'œuvre d'Arman ou dépersonnalisé dans celle de Raynaud, fait maintenant partie de l'arsenal classique, traditionnel de l'art. C'est au demeurant ces deux contraires qui constituent les pôles d'attraction et du dialogue de cette manifestation : Arman par sa mise en évidence survoltée, Raynaud par sa construction obsessionnelle et méthodique d'un univers aseptisé dont la force même vient d'un inquiétant silence dont la mystique sociale répond aussi bien aux subtilités de Deschamps, à ses pièges qu'aux violences de Kudo, à ses agressions morbides. Le reste de

l'exposition, attrayante et vivante par les divergences de ces quatre attitudes, n'atteint pas au même impact. (4).

Autre confusion et plus évidente encore celle suscitée par l'exposition d'Un art ésotérique qui rassemble « Laubiès, Hennessey et quelques parallèles asiatiques ». Que Laubiès soit imprégné de son hérité et de ses séjours orientaux, c'est là une évidence. Mais Laubiès est un grand peintre et la confrontation avec Hennessey n'a vraiment pas grand sens. C'est de surcroît un peintre d'aujourd'hui, usant de moyens d'aujourd'hui et sans référence à la peinture orientale traditionnelle. Rue de Lille, vous ne verrez que Laubiès, peintre qui, ayant choisi une voie scabreuse et rigoureuse, se maintient au premier plan de la création actuelle. (5)

Ni expressionniste, ni géométrique, ni matiériste, François Fiedler, depuis dix ans qu'il est en France, tient en solitaire un petit rôle marginal. Il a joué la carte de la peinture, tout seul, loin des groupes, sans bruit ni révolution. Il n'a pas été initié, il n'est pas devenu chef de file. Aujourd'hui, il se trouve comme devant : ni à la mode ni passé de mode, seul, à la recherche de ce qui serait la musique du silence, la respiration de l'arbre, bref : la nature intemporelle. (6)

Que veut dire la déception devant l'œuvre d'un peintre de 22 ans ? Rien. Antonio Dias piétine dans son exposition à la galerie Debret. Attendants. Les petites œuvres de Robert Magalhaes qui accompagnent la présentation de Dias ont un charme qui ne suffit pas à faire contrepoint. (7)

1. Galerie Yvon Lambert, 15, rue de l'Echaudé.
2. Galerie Givaudan, 201, boulevard Saint-Germain.
3. Galerie Iolas, 196, boulevard Saint-Germain.
4. Galerie Mathias Fels, 138, boulevard Haussmann.
5. Galerie Connaissance de l'Est, 14, rue de Lille.
6. Galerie Maeght, 13, rue de Téhéran.
7. Galerie Debret, 28, rue La Boétie.